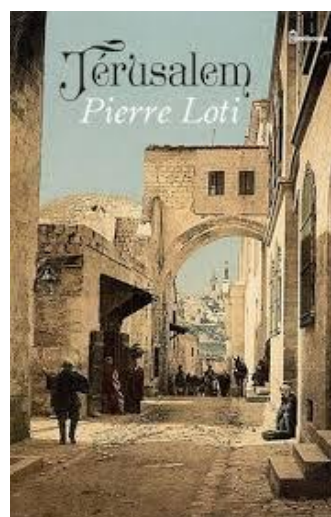




Sur les pas de Pierre LOTI...

en Israël

du mercredi
4 septembre 2019



au jeudi
12 septembre 2019

Voyage AIAPL 2019

« Sur les pas de Pierre Loti » en Israël

du 4 au 12 septembre 2019

Pierre Loti se rendit en Terre Sainte à la recherche de sa foi perdue. Il embarque à Marseille le 4 février 1894 sur l'Oxus, accompagné de deux amis. Après la traversée du désert, le 26 mars 1894, Loti et ses compagnons rallient enfin Jérusalem, via Hébron et Bethléem.

*De ce voyage intime, hélas infructueux, il a publié la trilogie *Le Désert, Jérusalem et La Galilée**



Jérusalem en 1898



Jérusalem en 2019

Quelques extraits de « Jérusalem »

Consolation, espérance ?

(chapitre I)

*O crux, ave spes unica ! **

« Jérusalem !... Oh ! l'éclat mourant de ce nom !... Comme il rayonne encore, du fond des temps et des poussières, tellement que je me sens presque profanateur, en osant le placer là, en tête du récit de mon pèlerinage sans foi !

Jérusalem ! Ceux qui ont passé avant moi sur la terre en ont déjà écrit bien des livres, profonds ou magnifiques. Mais je veux simplement essayer de noter les aspects actuels de sa désolation et de ses ruines ; dire quel est, à notre époque transitoire, le degré d'effacement de sa grande ombre sainte, qu'une génération très prochaine ne verra même plus...

Peut-être dirai-je aussi l'impression d'une âme – la mienne – qui fut parmi les tourmentées de ce siècle finissant. Mais d'autres âmes sont pareilles et pourront me suivre ; nous sommes quelques-uns de l'angoisse sombre d'à présent, quelques-uns d'au bord du trou noir où tout doit tomber et pourrir, qui regardons encore, dans un inappréciable lointain, planer au-dessus de tout l'inadmissible des religions humaines, ce pardon que Jésus avait apporté, cette consolation et ce céleste revoir... Oh ! Il n'y a jamais eu que cela ; tout le reste, vide et néant, non seulement chez les pâles philosophes modernes, mais même dans les arcanes de l'Inde millénaire, chez les Sages illuminés et merveilleux des vieux âges... Alors, de notre abîme, continue de monter, vers celui qui jadis s'appelait le Rédempteur, une vague adoration désolée...

Vraiment, mon livre ne pourra être lu et supporté que par ceux qui se meurent d'avoir possédé et perdu l'Espérance Unique ; par ceux qui, à jamais incroyants comme moi, viendraient encore au Saint-Sépulcre avec un cœur plein de prière, des yeux pleins de larmes, et qui, pour un peu, s'y traînaient à deux genoux... »

* *Salut, ô croix, unique espérance* (On retrouve ce vers à la fin de Ramuntcho)

Bethléem : espoir, désillusion, indulgence

(chapitre IV)

[...] « A travers ce demi-jour d'éclipse, nos esprits pressentent anxieusement l'approche des Lieux saints. Tout un passé, toute une enfance personnelle et tout un atavisme de foi revivent momentanément au fond de nos cœurs, tandis que nous cheminons sans parler, tête baissée, reposant nos yeux sur les éternelles petites fleurs des printemps d'Orient qui bordent la route, cyclamens, anémones et pentecôtes... »

[...] « Et tout à coup, là-bas, très haut en avant de nous, au sommet d'une des plus lointaines montagnes gris perle, s'esquisse une petite ville gris rose, indécise de teinte et de contours comme une ville de rêve, apparaissant presque trop haut au-dessus des régions basses où nous sommes ; cubes de pierre rosée, avec des minarets de mosquées, des clochers d'églises – et notre guide nous l'indique de son lent geste arabe, en disant : « Bethléem !... »

Oh ! Bethléem ! Il y a encore une telle magie autour de ce nom, que nos yeux se voilent... Je retiens mon cheval, pour rester en arrière, parce que voici que je pleure, en contemplant l'apparition soudaine ; regardée du fond de notre ravin sombre, elle est, sur ces montagnes aux apparences de nuages, attirante là-haut comme une suprême patrie... Bien inattendues, ces larmes, mais souveraines et sans résistance possible ; infiniment désolées, mais si douces : dernière prière, qui n'est plus exprimable, dernière adoration du souvenir, aux pieds du Consolateur perdu... »

[...] « C'est vers trois heures, sous un soleil enfin sorti des brumes matinales et redevenu très ardent, que nous arrivons à Bethléem, par une poussiéreuse route. »

[...] « La beauté et le costume des femmes sont tout le charme spécial de Bethléem. Blanches et roses, avec des traits réguliers et des yeux en velours noirs, elles portent



Lac de Tibériade, Photo Pierre Loti

une haute coiffure rigide, pailletée d'argent ou d'or, qui est un peu comme le hennin de notre Moyen Âge occidental et que recouvre un voile « à la Vierge », en mousseline blanche, aux grands plis religieux. Leur veste, d'une couleur éclatante et couverte de broderies en style ancien, a des manches qui s'arrêtent au-dessus du coude ; c'est pour laisser échapper les très longues manches pagodes, taillées en pointe à la façon de notre XVe siècle, de la robe d'en dessous, qui tombe droit jusqu'aux talons et qui

est généralement d'un vert sombre. Dans leurs vêtements des âges passés, elles marchent lentes, droites, nobles, - et, avec cela, très naïvement jolies, toutes, sous la blancheur de ces voiles qui accentuent *une étrange ressemblance*, quand surtout elles tiennent sur l'épaule un petit enfant : on croit, à chaque tournant des vieilles rues sombres, voir apparaître la Vierge Marie, - celle des tableaux de nos Primitifs...

Des voitures de l'agence Cook, des fiacres remplis de touristes, pour lesquels il faut se ranger sous les portes. Une odieuse enseigne en français : « Un tel, fabricant d'objets de piété à des prix modérés. » Et enfin nous mettons pied à terre sur la grande place de Bethléem, que ferment là-bas les murs sévères de l'église de la Nativité. Il y a des hôtels, des restaurants, des magasins à devanture européenne, remplis de chapelets. Il y a une station de fiacres et une quantité de ces êtres, d'une effronterie spéciale, qui font métier d'exploiter les voyageurs...

On est admis par petits groupes et à son tour dans l'église et la grotte de la Nativité, qui confinent à un grand couvent de franciscains, pilotes de ces saints lieux. Nous sommes reçus là par des moines italiens, à la parole et aux gestes communs, qui nous font

asseoir dans une salle d'attente et nous y laissent seuls. Une table à manger occupe le milieu de cette salle ; elle est couverte d'une grossière toile cirée et garnie de verres de vin, ou de « bocks » vidés. Aux murs, des « chromos » représentant des choses quelconques, la reine Victoria, je crois, et l'empereur d'Autriche... Où sommes-nous, vraiment, dans quelle auberge, dans quel estaminet de barrière ?... Nous avons été prévenus, nous attendions des profanations, mais pas cela !... Ce nom de Bethléem qui rayonnait, il vient de tomber pitoyablement à nos pieds, et c'est fini ; dans un froid mortel, tout s'effondre... Nous demeurons là, silencieux et durs, dans une tristesse sans borne et dans un écœurement hautain... Oh ! pourquoi sommes-nous venus ; pourquoi n'être pas partis tout de suite, retournés vers le désert, ce matin, quand, du fond des vallées d'en bas, Bethléem encore mystérieuse et douce nous est apparue ?... »

[...] « Maintenant, nous n'avons plus rien à voir qui nous intéresse dans cette Bethléem profanée, et il nous tarde d'en sortir. Sur la place, nous remontons à cheval pour regagner nos tentes, échappant aux vendeurs de croix et de chapelets qui nous tirent par nos burnous, aux guides professionnels qui nous poursuivent en nous offrant leur carte. Et nous nous en allons, emportant l'amer regret d'être venus, sentant au fond de nos cœurs le froid des déceptions irréparables...

Mais sur le soir, au crépuscule limpide, tandis que nous songeons, devant nos tentes, accoudés, comme à une terrasse, au petit mur qui sépare de la route notre enclos d'oliviers, voici que la notion du lieu où nous sommes nous revient lentement, très particulière et de nouveau presque douce... »

[...] « Les détails de ces campagnes immenses, déroulées devant nous, se fondent dans le crépuscule envahissant ; bientôt, les grandes lignes des horizons demeureront seules, les mêmes, immuablement les mêmes qu'aux temps des croisades et aux temps du Christ. Et c'est là, dans ces aspects éternels, que réside encore le Grand Souvenir...

Bethléem ! Bethléem !... Ce nom recommence à chanter au fond de nos âmes moins glacées... Et, dans la pénombre, les âges semblent remonter silencieusement leurs cours, en nous entraînant avec eux. »

[...] « Bethléem ! Ce nom chante à présent partout, en nous-mêmes et dans nos mélancoliques alentours. Au bruissement des grillons, aux sonnailles des troupeaux, au tintement des cloches d'église, les temps semblent plus jeunes de dix-huit siècles... »

[...] « Sous la magie du soir, à mesure qu'une sérénité charmée nous revient, nous nous retrouvons pleins d'indulgence, admettant et excusant tout ce qui nous avait révoltés d'abord. – Mon Dieu ! les profanations, les innocentes petites barbaries de la crypte, nous aurions dû nous y attendre et ne pas les regarder de si haut avec notre dédain de raffinés. Les mille petites chapelles, les dorures et les grossières images, les chapelets, les cierges, les croix, tout cela enchante et console la foule innombrable des simples, pour lesquels aussi Jésus avait apporté l'immortel espoir. »

[...] « Bethléem ! Bethléem !... Une nuit plus tranquille qu'ailleurs nous enveloppe à présent ; tout se tait, les voix, les cloches et les sonnailles des troupeaux, dans un recueillement infini, et un hymne de silence monte de la campagne antique, du fond des vallées pierreuses, vers les étoiles du ciel... »



Ce cliché pris vers le 15 mars 1894 montre Pierre Loti en compagnie de Mohammed-Jahl

Au Saint-Sépulcre : Loti reporter

(chapitre VII)

[...] « La porte franchie, on est dans l'ombre séculaire d'une sorte de vestibule, découvrant des profondeurs magnifiques où brûlent d'innombrables lampes. Des gardiens turcs, armés comme pour un massacre, occupent militairement cette entrée ; assis en souverains sur un large divan, ils regardent passer les adorateurs de ce lieu, qui est toujours, à leur point de vue, l'opprobre de la Jérusalem musulmane et que les plus farouches d'entre eux n'ont pas cessé d'appeler : *el Komamah* (l'ordure).

Oh ! l'inattendue et inoubliable impression, pénétrer là pour la première fois ! Un dédale de sanctuaires sombres, de toutes les époques, de tous les aspects, communiquant ensemble par des baies, des portiques, des colonnades superbes, - ou bien par de petites portes sournoises, des soupiraux, des trous de cavernes. Les uns, surélevés, comme de hautes tribunes où l'on aperçoit, dans des reculs imprécis, des groupes de femmes en longs voiles ; les autres, souterrains, où l'on coudoie des ombres, entre des parois de rocher demeurées intactes, suintantes et noires. – Tout cela, dans une demi-nuit, à part quelques grandes tombées de rayons qui accentuent encore les obscurités voisines ; tout cela étoilé à l'infini par les petites flammes des lampes d'argent et d'or qui descendent par milliers des voûtes. - Et partout des foules, circulant confondues comme dans une Babel, ou bien stationnant à peu près groupées par nation autour des tabernacles d'or où l'on officie...

Des psalmodies, des lamentations, des chants d'allégresse emplissant les hautes voûtes, ou bien vibrant dans les sonorités sépulcrales d'en dessous ; les mélopées nasillardes des Grecques, coupées par les hurlements des Cophtes... Et, dans toutes ces voix, une exaltation de larmes et de prières qui fond leurs dissonances et qui les unit ; l'ensemble, finissant par devenir un je ne sais quoi d'inouï, qui monte de tout ce lieu comme la grande plainte des hommes et le suprême cri de leur détresse devant la mort... »

[...] « Tous les autels, de toutes les confessions différentes, sont tellement mêlés ici, qu'il en résulte de continuels déplacements de prêtres et de cortèges ; ils fendent les foules, portant des ostensoirs et précédés de janissaires en armes qui frappent les dalles sonores du pommeau de leur hallebarde... Place ! ce sont les Latins qui passent, en chasuble d'or... Place encore ! c'est l'évêque des Syriens, longue barbe blanche sous une cagoule noire, qui sort de sa petite chapelle souterraine... Puis, ce sont les Grecs aux parures encore byzantines, ou les Abyssins au visage noir... Vite, vite, ils marchent dans leurs vêtements somptueux, tandis que, devant leurs pas, les encensoirs d'argent, que des enfants balancent, heurtent la foule qui se bouscule et s'écarte. Dans cette marée humaine, une espèce de grouillement continu, au bruit incessant des psalmodies et des clochettes sacrées. Presque partout, il fait si sombre qu'il faut avoir, pour circuler, son cierge à la main, et, sous les hautes colonnes, dans les galeries ténébreuses, mille petites flammes se suivent ou se croisent. Des hommes prient à haute voix, pleurent à sanglots, courant d'une chapelle à l'autre, ici pour embrasser le roc où fut plantée la Croix, là pour se prosterner où pleurèrent les saintes Marie et Madeleine ; des prêtres, tapis dans l'ombre, vous appellent d'un signe pour vous mener par de petites portes funèbres dans des trous de tombeaux ; des vieilles femmes aux yeux fous, aux joues ruisselantes de larmes, remontent des souterrains noirs, venant de baiser des pierres de sépulcres... » [...]

La grande déception

(chapitre XX)

[...] « Dans trois jours, je vais partir, et mon anxieux pèlerinage, depuis si longtemps souhaité, remis d'année en année par une instinctive crainte, sera fini, tombé comme une goutte d'eau inutile dans l'immense gouffre des choses passées qui s'oublie. Et je n'aurai rien trouvé de ce que j'avais presque espéré, pour mes frères et pour moi-même, rien de ce que j'avais presque attendu avec une illogique confiance d'enfant... Rien !...

Des traditions vaines, que la moindre étude vient démentir : dans les cultes, un faste séculaire, auquel les yeux seuls s'intéressent, comme au coloris des choses orientales ; et des idolâtries – touchantes peut-être jusqu'aux larmes – mais puériles et inadmissibles !... Oh ! qui sondera mon angoisse infinie, aux heures de recueillement des soirs, aux heures de l'implacable clairvoyance des matins !... Quelque chose des espérances ancestrales subsistait donc encore au fond de moi-même, puisque, devant cette inanité de mes dernières prières, j'éprouve ici, sous une forme nouvelle et plus décisive, le sentiment de la mort... Et il n'est donc remplaçable par quoi que ce soit au monde, le Christ, quand une fois on a vécu par Lui, - puisque jamais, même aux époques les plus enténébrées de ma jeunesse finie, jamais dans les suprêmes lassitudes, jamais dans l'horreur des séparations ou des ensevelissements, je n'avais connu comme aujourd'hui cet effroi devant le vide indiscuté, absolu, éternel... » [...]

Le Gethsémani : un appel sans réponse...

(Chapitre XXI)

[...] « Cette nuit qui vient, - et qui est presque la dernière, puisque je quitte après-demain matin Jérusalem, - je veux pourtant la consacrer au Gethsémani, bien que je sois plus que jamais sans espoir à présent...

Depuis tant d'années, j'y avais songé, à une nuit passée là, dans le recueillement solitaire !... Longtemps, après le triste exode de ma foi, j'avais fondé encore sur ce lieu unique je ne sais quelle espérance irraisonnée ; il m'avait semblé qu'au Gethsémani je serais moins loin du Christ ; que, s'il avait réellement triomphé de la mort, ne fût-ce que comme une âme humaine très grande et très pure, là peut-être plutôt qu'ailleurs ma détresse serait entendue et j'aurais quelque manifestation de Lui... Et j'y vais ce soir avec un cœur de glace et de fer ; j'y vais par acquit de conscience envers moi-même, uniquement pour accomplir une chose depuis très longtemps rêvée.

[...] Descendant toujours, nous voici... arrivés à cette porte de la ville qui donne sur la vallée des morts... Lentement elle s'ouvre, en grinçant dans tout ce silence, - et alors, de l'obscurité où nous sommes, c'est, dans un éblouissement, la soudaine apparition d'un immense et immobile pays spectral, tout de blancheurs, tout de pierres blanches sous des flots d'une vague lumière blanche : la vallée de Josaphat et le Gethsémani, figés sous la lune de minuit !...

[...] Mais au dernier moment, une crainte toujours plus grande m'éloigne de ce lieu, où je sens que je ne trouverai rien. Pour retarder encore l'instant des dernières déceptions désolées, je vais d'abord errer longuement dans tout ce silence, suivre au hasard le lit du Cédron, attendre que peut-être un peu plus d'apaisement recueilli descende enfin en moi-même...

[...] Allons, l'heure passe. Il est déjà plus tard, sans doute, qu'il n'était quand le Christ fit là-haut sa prière d'agonie, puisque, vers minuit, il fut saisi par la troupe armée. Remontons lentement vers le Gethsémani... Toujours rien, cependant, au fond de mon âme attentive et anxieuse...

[...] Je dis au janissaire, pour être seul : « Assieds-toi et reste là, tu m'attendras un peu longtemps, une heure peut-être, jusqu'à ce que je t'appelle. » Puis, je m'éloigne de lui assez pour ne plus le voir et, contre les racines d'un olivier, je m'étends sur la terre. Cependant, aucun sentiment particulier ne se dégage encore des choses. C'est un endroit quelconque, un peu étrange seulement.

[...] Contre l'olivier, mon front lassé s'appuie et se frappe. J'attends je ne sais quoi d'indéfini que je n'espère pas, - et rien ne vient à moi, et je reste le cœur fermé, sans même un instant de détente un peu douce, comme au Saint-Sépulcre le jour de l'arrivée.

Pourtant ma prière inexprimée était suppliante et profonde, - et j'étais venu de la « grande tribulation », de l'abîme d'angoisse... Non, rien ; personne ne me voit, personne ne m'écoute, personne ne me répond... J'attends, - et les instants passent, et c'est l'évanouissement des derniers espoirs confus, c'est le néant des néants où je me sens tomber... Et l'âme plus déçue, vide à jamais, amère et presque révoltée, je redescends vers la vieille porte garnie de fer, pour rentrer dans Jérusalem. » [...]

« L'Islam qui enchante »...

(chapitre XXII)



[...] « Les sanctuaires des musulmans ne causent jamais, comme les sanctuaires chrétiens, l'émotion douce qui amène les larmes ; mais ils conseillent les détachements apaisés et les résignations sages ; ils sont les asiles de repos où l'on regarde passer la vie avec l'indifférence de la mort.

En particulier, tout ce silencieux Haram-ech-Chérif, avec sa mélancolie et sa magnificence, est bien le lieu de rêve qui n'émeut pas, qui n'attendrit pas, mais qui seulement calme et enchante. Et, pour moi, il est le refuge qui convient le mieux aujourd'hui ; - de même que cet Islam vers lequel j'avais incliné jadis, pourrait, compris d'une certaine manière, devenir plus tard la forme religieuse extérieure, toute d'imagination et d'art, dans laquelle s'envelopperait mon incroyance. »



Nomades, photo de Pierre Loti